

Aldo Ferrari, *La foresta e la steppa. Il mito dell'Eurasia nella cultura russa*, Milano, Libri Scheiwiller, 2003, 338 p. ISBN : 88-7644-352-5

Aldo Ferrari, professeur de langue et de civilisation arméniennes à l'Université Ca'Foscari (Venise), est un spécialiste des rapports Russie-Orient ; il a aussi traduit P. Tchaadaev, K. Léontiev et V. Briousov. Il propose ici un vaste panorama sur la dimension bicontinentale de la Russie telle qu'elle a été appréhendée par les penseurs et artistes de ce pays à partir du XIX^e siècle. En s'interrogeant, dès l'introduction, sur la pertinence des thèses avancées par Edward Said dans son *Orientalisme*¹, l'A. inscrit la problématique de son livre dans des débats toujours aussi vifs en Occident, souligne la singularité du cas russe en tant qu'empire colonial et indique, dans le même temps, les limites de la critique saidienne. « La Russie *n'a pas eu* mais *a été* un empire » (p. 13) note-t-il avec sagacité pour remarquer qu'une réflexion sur la bicontinentalité russe conduit moins à étudier la façon dont philosophes, publicistes, penseurs et artistes russes ont pensé l'Orient comme *autre* que la façon dont ils l'ont pensé comme *leur*.

1. Edward Said, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, trad. de l'angl. par C. Malamoud, Paris, Le Seuil, 1980, 392 p. (éd. originale : 1978). Signalons la récente parution de ce livre en russe : *Orientalizm: Zapadnye koncepcii Vostoka*, trad. de A. Govorunov, Sankt-Peterburg, Russkij Mir, 2006, 636 p. Il sera intéressant de se pencher d'ici quelque temps sur la réception de ce texte en Russie même, alors que plus de vingt-cinq ans après sa parution, on en débat encore âprement en Occident.

La problématique ainsi mise en valeur, l'A. décrit un long parcours allant de l'adoption, au XVIII^e siècle, d'une géographie occidentale distinguant Europe et Asie à la mise en évidence d'une entité géographique, l'Eurasie, censée résoudre le dilemme engendré par l'appartenance à deux continents pensés souvent comme antithétiques. Le propos est de rendre compte de l'apparition, du développement et de la multiplicité des expressions de ce que nous serions tentée de nommer, à la lecture de ce livre, l'« eurasianisme » russe. (Ce terme que, il est vrai, l'auteur n'utilise pas, gagnerait sûrement à être distingué de ce qu'on appelle parfois l'« asiatisme » russe, ce qui permettrait de mieux cerner la place réservée dans cet ouvrage à l'eurasisme, le mouvement né à Sofia en 1920.)

Dans la première partie intitulée « À la rencontre de l'Europe », l'A. examine les diverses modalités de la « révélation » en Russie d'un Orient autre que byzantin, que ce soit les études orientalistes, la conquête militaire du Caucase, ce petit « Orient domestique » (p. 51), ou encore la quête, du côté de lointains asiatiques, d'une réponse aux interrogations sur l'identité nationale insufflées par le romantisme allemand. Aux côtés des grands géographes, voyageurs, penseurs et écrivains, des auteurs moins connus, tel le poète O. Samov, ou plus inattendus comme certains décembristes sont évoqués.

Dans une deuxième partie, « L'Orient de la Russie », l'A. examine le revirement engendré par la formidable expansion russe en Asie centrale durant la seconde moitié du XIX^e siècle : tout en devenant indéniablement du point de vue de la géographie plus asiatique qu'européenne, la Russie en tant que puissance impériale fait néanmoins la démonstration qu'elle partage avec le « reste de l'Europe » une histoire et des idéologies communes. Donnée paradoxale, qui conduit à évaluer son degré d'appartenance à l'Europe en fonction d'une mission qui lui serait échue cette fois non plus au sein du monde chrétien mais en Asie. De façon judicieuse, l'A. se tourne vers les contemporains et rivaux britanniques souvent prompts, comme lord Curzon, à rejeter définitivement la Russie du côté d'une Asie « asiatique », donc despotique. Bien entendu, l'interprétation historiographique de la colonisation russe est ici en jeu : conquête agressive ou expansion naturelle ? Parmi les tenants de la seconde réponse, relevons les collaborateurs de l'éphémère revue *Aziatskij vestnik*, les *vostočniki* avec le prince

E. Oukhtomski ou encore les philosophes N. Danilevski et V. Lamanski. L'A. réfute cependant l'affirmation selon laquelle toute idée de « fardeau de l'homme blanc » aurait été étrangère aux colonisateurs russes et se penche sur le cas de N. Przewalski, pur produit, selon lui, de « la Russie pétrine, européenne, positiviste et impérialiste » (p. 85).

On trouvera aussi dans cette même partie plusieurs chapitres consacrés à l'imaginaire de l'Orient au XIX^e siècle et au début du XX^e siècle. Retenons le péril jaune qu'à la suite des Occidentaux, certains en Russie (M. Bakounine, V. Soloviev, A. Biely) annoncent et redoutent ; la fascination pour une Asie lointaine et mystérieuse, siège supposé d'enseignements ésotériques fondamentaux (E. Blavatskaïa, G. Gurdjieff, M. Semenov etc.) ; la quête en Orient d'une source d'inspiration nouvelle fondée sur la conviction d'une synonymie des adjectifs « primitif », « oriental » et « russe » (N. Gontcharova, A. Prokofiev, etc.).

Dans la dernière partie « Russie, URSS, Eurasie », l'A. esquisse un parallèle entre les positions théoriques et « généreuses » des bolcheviks (Lénine, G. Tchitchérine) à l'égard des peuples orientaux – qui cèdent vite place à une « nationalisation » ou « russification » de la révolution – et l'intérêt qu'accordent à l'Asie soviétique des écrivains comme Vs. Ivanov, L. Leonov, B. Pilniak, etc., rapidement marginalisé et normalisé en termes idéologiques acceptables pour le nouveau pouvoir. Mais c'est au mouvement eurasiiste qui entend mettre un terme à l'insoluble débat européisme *vs* asiatisme en affirmant l'unicité irréductible de la civilisation constituée par les peuples regroupés sur le territoire russe, que l'A. consacre l'essentiel de sa troisième partie. Il expose avec clarté l'histoire du mouvement, son idéologie, ses rapports confus et ambigus à l'URSS et présente ses épigones L. Goumilev, A. Panarine, O. Souleïmanov (auteur, en 1975, de *Az i ja*), A. Douguine etc. Relevons, dans cette même partie, une exploration plus avant du concept d'Eurasie tel qu'il peut se dégager du projet politique d'un Ungern Sternberg et de celui à caractère politico-artistique d'un N. Roerich.

Voilà pour un survol de cet ouvrage, un survol seulement. Il n'y aurait à vrai dire guère de sens à résumer un panorama aussi ambitieux, ni à reproduire la table des matières d'un livre aussi dense, ni encore moins à signaler tous les auteurs et artistes considérés – à

moins de prêter à malentendu. Celui de laisser croire que le souci d'exhaustivité, servi par une érudition pour le moins remarquable (en témoigne une prodigieuse bibliographie de près d'un millier de titres), se résume à une compilation en forme de catalogue. Car ici, l'A. ne néglige en rien l'analyse tout en sachant adopter la démarche précautionneuse qui s'impose lorsqu'un des auteurs ou des mouvements considérés attend toujours une étude développée ou lorsque lui-même s'inscrit en faux contre certains critiques. On lui saura gré, en outre, de sa réelle sensibilité littéraire qui lui permet d'éviter un écueil fréquent en histoire des idées : convoquer les écrits littéraires à titre d'illustrations de bon aloi. On appréciera notamment que soient donnés dans leur intégralité la traduction (assurée par ses soins) de textes phares comme « Panmongolisme » de V. Soloviev ou « Les Scythes » de A. Blok, poèmes trop souvent réduits à un ou deux vers et, de fait, incorrectement commentés. Autant de qualités qui font que, sur cette passionnante question de l'« eurasianisme », cette synthèse utile, claire et savante est, à notre connaissance, sans équivalent.

*Dany Savelli,
Université de Toulouse-Le Mirail,
Département de slavistique - CRIMS (LLA)*